



LISA KLEYPAS

Ma très chère Cassandra

LES RAVENEL

J'AI
LU POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

Après avoir fait des études de sciences politiques, Lisa Kleypas publie à 21 ans son premier roman. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix *Romantic Times* du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues. Elle est également auteure de romance contemporaine.

Ma très chère
Cassandra

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Par pure provocation
N° 3945
L'ange de minuit
N° 4062
Prince de l'éternité
N° 4426
La loterie de l'amour
N° 4915
Un jour tu me reviendras
N° 5263
Parce que tu m'appartiens
N° 5337
L'imposteur
N° 5524
Courtisane d'un soir
N° 5808
Frissons interdits
N° 6085
Sous l'emprise du désir
N° 6330
L'amant de lady Sophia
N° 6702
Libre à tout prix
N° 6990
Les blessures du passé
N° 7614
Nuit de Noël à Friday Harbor
N° 10542
Nulle autre que vous
N° 10917

LA RONDE DES SAISONS

- 1 – Secrets d'une nuit d'été
N° 9055
2 – Parfum d'automne
N° 9171
3 – Un diable en hiver
N° 9186
4 – Scandale au printemps
N° 9277
5 – Retrouvailles
N° 9409

LA SAGA DES TRAVIS

- 1 – Mon nom est Liberty
N° 9248

- 2 – Bad boy
N° 9307
3 – La peur d'aimer
N° 9362
4 – La couleur de tes yeux
N° 11273

LES HATHAWAY

- 1 – Les ailes de la nuit
N° 9424
2 – L'étreinte de l'aube
N° 9531
3 – La tentation d'un soir
N° 9598
4 – Matin de noces
N° 9623
5 – L'amour l'après-midi
N° 9736

FRIDAY HARBOR

- 1 – La route de l'arc-en-ciel
N° 10261
2 – Le secret de Dream Lake
N° 10416
3 – Le phare des sortilèges
N° 10421

LA FAMILLE VALLERAND

- 1 – L'épouse volée
N° 10885
2 – Le capitaine Griffin
N° 10884

LES RAVENEL

- 1 – Cœur de canaille
N° 11479
2 – Une orchidée pour un
parvenu
N° 11608
3 – L'insoumise apprivoisée
N° 11906
4 – L'inconnu
N° 12336
5 – Lady Phoebe
N° 12799

LISA
KLEYPAS

LES RAVENEL - 6

Ma très chère
Cassandra

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

CHASING CASSANDRA

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, USA

© Lisa Kleypas, 2020

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

Pour Carrie Feron, mon éditrice,
ma source d'inspiration, mon refuge
dans la tempête. Avec mon éternelle affection,

L.K.

1

Hampshire, Angleterre, Juin 1876

Pourquoi diable s'était-il invité à ce mariage ?

En règle générale, Tom Severin se moquait bien de la politesse et des règles de l'étiquette. Il lui était souvent arrivé de débarquer dans une réception à laquelle il n'avait pas été convié. De toute façon, il était trop riche pour que quiconque ose le jeter dehors.

Néanmoins, il aurait dû se douter que le mariage Ravenel serait aussi ennuyeux que les autres.

Depuis son arrivée, il n'entendait que des niaiseries d'un romantisme affligeant. La nourriture était tiède. Quant à cette grotesque profusion de fleurs... on se serait cru au carnaval ! La petite chapelle privée d'Eversby Priory, où s'était déroulée la cérémonie dans la matinée, en était farcie jusqu'aux poutres du toit, comme si on y avait déversé tout le marché aux fleurs de Covent Garden. Et l'atmosphère était tellement saturée de leur parfum capiteux que Tom en avait eu la migraine.

À présent, il déambulait dans le vieux manoir de style jacobéen, en quête d'un endroit tranquille où il pourrait s'asseoir et fermer les yeux un instant.

Dehors, les invités s'étaient réunis devant le perron pour acclamer les jeunes époux sur le point de partir en lune de miel.

À quelques rares exceptions près – comme Rhys Winterborne, un Gallois propriétaire du plus grand magasin de Londres –, tous les invités portaient un titre de noblesse. En conséquence, les conversations portaient toutes sur des sujets dont Tom n'avait que faire : la chasse au renard, la musique, de distingués ancêtres...

Tom ne s'intéressait qu'aux affaires ou à la politique.

Il régnait à Eversby Priory cette ambiance typique des domaines de campagne délabrés mais auréolés d'un glorieux passé. Tom détestait les vieilleries, les relents d'humidité, la poussière accumulée au fil des siècles, les tapis élimés, et ces antiques carreaux épais qui, quand on regardait par la fenêtre, donnaient une vision trouble de l'extérieur.

D'ailleurs, la beauté du paysage le laissait de marbre. Tout le monde s'accordait à dire que le Hampshire était un endroit idyllique, avec ses vertes collines boisées et ses ruisseaux aux eaux miroitantes courant sur leur lit de roche calcaire, mais la nature n'inspirait pas Tom, sauf quand on lui demandait de la quadriller de routes, de ponts ou de voies ferrées.

Des rires et des vivats s'élevèrent au-dehors. Les jeunes époux devaient être en train de se sauver sous une pluie de grains de riz. Tout le monde semblait heureux, ce qui agaçait Tom et le déconcertait quelque peu. Il avait l'impression que tous ces gens connaissaient un joyeux secret que lui seul ignorait. Il en concevait une sorte de jalousie, sentiment contre lequel il se croyait immunisé depuis

qu'il avait fait fortune dans les chemins de fer et le bâtiment. Cela n'avait pas de sens. Il n'avait rien à envier à quiconque. Il était plus heureux que la plupart des gens. Ou du moins plus riche, ce qui revenait à peu près au même.

Alors pourquoi ne se *sentait-il* pas heureux ?

À vrai dire, depuis quelque temps, il ne sentait plus grand-chose...

Ses envies s'émuoussaient. Les choses qui lui procuraient du plaisir naguère l'ennuyaient désormais. Rien ne lui donnait vraiment de satisfaction, pas même une nuit dans les bras d'une jolie femme.

C'était la première fois que cela lui arrivait, et il ne savait absolument pas comment réagir. Mais il avait pensé que passer un peu de temps avec Devon et West Ravenel lui ferait peut-être du bien. Il les connaissait depuis une dizaine d'années, et ensemble, accompagnés de quelques amis à la réputation douteuse, ils avaient passé à Londres des soirées mémorables, entre beuveries et bagarres.

Aujourd'hui, les choses avaient changé. Deux ans plus tôt, Devon était devenu, à sa grande surprise, le nouveau comte de Trenear, endossant le rôle du patriarche accablé de responsabilités. Quant à West, jadis le plus insouciant des ivrognes, il gérait désormais le domaine agricole et ne parlait plus que de météo.

Tom retint un ricanement. La météo, bon sang ! Les frères Ravenel, ces gais lurons, étaient devenus de vrais bonnets de nuit.

Il pénétra dans le salon de musique et y repéra un confortable fauteuil en velours dans une petite alcôve plongée dans la pénombre. Après avoir fait pivoter le siège dos à la porte, il s'y installa et ferma les yeux.

Il régnait dans la pièce un silence sépulcral, seulement troublé par le délicat tic-tac d'une horloge. Une fatigue inhabituelle l'envahit, telle une brume qui l'aurait doucement enveloppé. Il laissa échapper un soupir. Les gens louaient son inépuisable énergie et s'émerveillaient de la vie trépidante qu'il menait, à un rythme que personne n'était capable de suivre. Et voilà qu'il était pris de langueur...

Il devait à tout prix se ressaisir, trouver le moyen de s'arracher à cette dangereuse torpeur.

Peut-être était-il temps qu'il se marie...

À trente et un ans, il était en âge de fonder une famille. Et justement, en cette journée de réjouissances, Eversby Priory regorgeait de débutantes qui avaient toutes reçu la meilleure éducation.

Sans compter qu'un beau mariage lui ouvrirait les portes des cercles les plus fermés de la haute société.

Les sœurs Ravenel étaient au nombre de trois. Helen, l'aînée, avait épousé Rhys Winterborne. Et, depuis ce matin, lady Pandora était la femme de lord St. Vincent. Il ne restait que sa jumelle, lady Cassandra. Tom ne lui avait pas encore été présenté, mais la veille, au dîner, il l'avait aperçue à travers une forêt de bouquets et de candélabres en argent. Une jolie blonde discrète, à première vue. Ce n'étaient pas les seules qualités qu'il recherchait chez une épouse, mais c'était déjà un bon début.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait dans son dos interrompit le cours de ses pensées. Zut. Ce fichu manoir comportait un nombre incalculable de salons et de boudoirs, et c'était lui qu'on venait déranger...

Il était sur le point de se lever pour signaler sa présence quand il entendit un sanglot féminin.

Aussitôt, il se recroquevilla sur son siège. Une femme éplorée. Ô misère...

Une voix hoqueta :

— Je suis désolée... d'être aussi émotive. Je... Je ne sais pas ce qui me prend.

Tom crut tout d'abord qu'elle l'avait vu et s'adressait à lui. Mais, dans la foulée, une voix masculine répondit :

— Je peux comprendre qu'il ne soit pas facile de se séparer de sa sœur. Surtout quand on est jumelles. Pandora et toi êtes très proches.

Tom identifia West Ravenel, qu'il n'avait jamais entendu parler d'une manière si tendre.

— Elle va tellement me manquer ! reprit la voix féminine. Bien sûr, je suis très heureuse qu'elle ait trouvé l'amour. Oui... vraiment très heureuse...

Nouveau sanglot.

— Ton bonheur saute aux yeux, la taquina West. Tiens, voilà mon mouchoir. Essuie-moi vite ces larmes de joie.

— M... Merci.

— Je comprendrais aussi que tu éprouves une pointe de jalousie, tu sais. Ce serait normal. Tu as toujours dit que tu espérais trouver l'amour et que tu voulais fonder une famille quand Pandora clamait qu'elle ne se marierait jamais. Et aujourd'hui...

— Je ne suis pas jalouse. Je suis inquiète.

La femme se moucha discrètement avant d'expliquer :

— Lors de ma première saison, j'ai assisté à quantité de bals et de réceptions ; j'y ai rencontré tous les messieurs célibataires. Certains sont charmants, mais... même quand je n'ai rien de précis à leur reprocher, ils ne me plaisent pas plus que cela. J'ai renoncé à trouver l'amour, West. Je cherche

juste quelqu'un que je pourrais apprendre à aimer au fil du temps, et pourtant... je n'y arrive pas. Je crois... que quelque chose cloche chez moi et que... je vais finir vieille fille !

— Ça n'existe pas, les vieilles filles.

— Et comment appelles-tu une femme d'âge mûr qui n'a pas trouvé chaussure à son pied ?

— Une femme exigeante ?

— C'est peut-être *ta* définition, mais tout le monde la traitera de vieille fille. Et puis... je suis trop ronde, ajouta-t-elle d'un ton accablé. Toutes mes robes me serrent.

— Vraiment ? Je n'ai pas l'impression que tu aies grossi.

— Ma robe de bal a dû être modifiée hier soir. Je n'arrivais pas à boutonner le dos.

Dans son fauteuil, Tom se contorsionna pour glisser un regard derrière le dossier. Et son cœur manqua un battement.

Pour la première fois de sa vie, Tom Severin était séduit.

Terrassé.

Cette femme était belle comme le jour. Dorée et lumineuse comme les flammes d'un feu. À sa vue, il se sentit soudain affamé et avide. Elle incarnait tout ce à quoi il n'avait pas eu droit dans sa jeunesse, tout ce à quoi on lui avait interdit de rêver : l'opulence, la douceur, l'espoir...

— Voyons, chérie, il ne faut pas te tracasser comme ça, reprit West avec affection. Tu finiras par rencontrer quelqu'un qui te plaira. Ou bien tu verras d'un autre œil un homme que tu n'avais pas apprécié à sa juste valeur. Il faut parfois persévérer pour découvrir les qualités de quelqu'un, tu sais.

Les goûts s'acquièrent. Comme avec les huîtres ou le gorgonzola.

— Oh, West... Si je ne suis toujours pas mariée à vingt-cinq ans... et que tu es toujours célibataire, toi aussi... voudras-tu être mon huître ? demanda-t-elle soudain d'une voix tremblante.

Le silence retomba.

— Faisons un pacte, insista-t-elle. Au cas où personne ne voudrait de nous. Je serai une bonne épouse, je t'assure. Depuis que je suis petite, je rêve d'avoir mon propre foyer, où chacun se sentirait bien. Tu sais déjà que j'ai bon caractère. Je ne claque pas les portes, je ne vais jamais bouder dans mon coin. J'ai juste besoin de prendre soin des autres, de compter pour quelqu'un. Et, avant que tu ne refuses...

West l'interrompit brusquement :

— Lady Cassandra Ravenel, c'est l'idée la plus bête qui ait jailli dans un cerveau depuis que Napoléon a décidé d'envahir la Russie !

— Ah ? Pourquoi ?

— D'abord, parmi tout un tas de raisons trop nombreuses à énumérer, tu es trop jeune pour moi.

— Tu as le même âge que lord St. Vincent qui vient d'épouser ma sœur.

— Peut-être mais, dans ma tête, je suis bien plus vieux que lui. Mon âme est fripée comme un pruneau. Fais-moi confiance, tu ne serais pas heureuse avec moi.

— Ce serait toujours mieux que de me sentir seule.

— Sottises. Être seul et *se sentir* seul sont deux choses différentes. Maintenant, va te passer de l'eau sur la figure et...

— Moi, je veux bien être votre huître !

Tom venait de jaillir de son fauteuil.

Sous le regard stupéfait des deux autres, il s'avança au milieu de la pièce.

Il était lui-même un peu surpris. Il avait toujours excellé dans l'art de la négociation, et cette façon de procéder n'était sûrement pas la meilleure. En une phrase, il avait réussi à se mettre en position de faiblesse.

Mais il n'avait pas pu s'en empêcher tant il vibrait de désir.

Ses pensées s'embrouillaient à mesure qu'il s'approchait de lady Cassandra. Son cœur s'emballait, cognait dans sa poitrine comme s'il voulait s'échapper de sa cage thoracique.

Cassandra eut un mouvement instinctif vers West. Elle regardait Tom comme elle aurait regardé un fou évadé de l'asile. Il ne pouvait pas vraiment le lui reprocher. D'ailleurs, il regrettait déjà son impulsion, mais il ne pouvait plus faire marche arrière, à présent.

— Severin ? Mais... que diable faites-vous là ? s'exclama West en fronçant les sourcils.

— Je suis venu chercher un peu de calme pour me reposer. Je n'ai pas eu le temps de faire connaître ma présence avant que vous ne vous lanciez dans cette... conversation.

Tom ne parvenait pas à détacher le regard de Cassandra. Ses grands yeux d'un bleu céruléen brillaient encore de larmes oubliées. Son corps était tout en courbes douces et fermes, sensuelles, appétissantes. Il eut l'intuition que, s'il possédait cette femme, il atteindrait à son tour ce sentiment de complétude que semblaient connaître les autres hommes, qu'il cesserait de courir après quelque

chose qui s'obstinait à lui échapper, que sa faim inextinguible s'apaiserait enfin.

— Je vous épouserai, lady Cassandra. Quand vous voudrez. À n'importe quelle condition, dit-il.

West poussa Cassandra vers la porte :

— Va, chérie. Il faut que je parle à ce forcené.

La jeune femme était toute rouge. Hochant la tête, elle ouvrit le battant. Au moment où elle disparaissait, Tom l'appela sans réfléchir :

— Milady ?

Lentement, elle se retourna, glissa un coup d'œil timide dans l'entrebâillement de la porte.

Tom ne savait pas trop ce qu'il allait lui dire, il savait juste qu'il ne voulait pas qu'elle parte en pensant qu'elle était autre chose que la perfection faite femme.

— Vous n'êtes pas trop ronde, lâcha-t-il. Plus il y aura de vous en ce monde... et mieux ce sera !

Bon, en matière de compliment, on pouvait faire mieux. Ce n'était franchement pas délicat. Mais une lueur amusée s'alluma dans le regard de Cassandra, avant qu'elle ne se retire pour de bon.

Tom dut bander ses muscles pour s'empêcher de la suivre comme le lui dictait son instinct, tel celui d'un chien de meute sur la piste d'une biche.

West semblait partagé entre la colère et l'incrédulité. Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, Tom demanda :

— Puis-je l'épouser ?

— Non.

— Il me la faut. Laissez-moi...

— *Non !*

Tom redevint un homme d'affaires.

— Je vois. Vous voulez la garder pour vous. C'est tout à fait compréhensible. Nous allons négocier.

— Vous m'avez entendu, je viens de refuser de l'épouser !

Tom ne l'avait pas cru un seul instant. Comment West Ravenel – ou tout homme doté d'une intelligence normale – aurait-il pu ne pas désirer une telle femme ?

— Allons, c'est une stratégie pour mieux la conquérir plus tard, je le sais bien. Si vous me la laissez, je vous céderai un quart de ma compagnie ferroviaire, ainsi que des parts dans une entreprise d'excavation. Et j'ajouterai une grosse somme en argent liquide. Votre montant sera le mien.

— Vous êtes fou ! Lady Cassandra n'est pas un objet. Je ne vais pas vous la vendre comme on vend un vulgaire parapluie. D'ailleurs, si j'avais un parapluie, je ne vous le céderais même pas !

— Vous pourriez user de persuasion, la convaincre de m'épouser. À l'évidence, elle a confiance en vous.

— Et vous croyez que je vais en profiter pour m'en servir contre elle ?

— À quoi bon avoir la confiance de quelqu'un si ce n'est pas pour s'en servir ? demanda Tom, dérouté.

— Severin, Cassandra ne vous épousera pas. Jamais ! fit West, exaspéré.

— Mais... elle est tout ce que j'ai toujours désiré !

— Qu'en savez-vous ? Tout ce que vous avez vu, c'est une jolie blonde aux yeux bleus. Avez-vous pris le temps de vous demander quelle personnalité se cache sous cette charmante façade ?

— Non. Et ça m'est égal. Elle peut être qui elle veut à l'intérieur, du moment qu'elle me donne l'extérieur.

Face à l'expression médusée de West, Tom ajouta, sur la défensive :

— Vous savez bien que je ne suis pas du genre sentimental !

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas comme ces gens qui éprouvent des émotions *humaines* ?

— Des émotions ? Si, j'en ai. Quand je le décide.

— En ce moment même, je ressens de fortes émotions. Et avant qu'elles ne me poussent à vous botter le train, je vais mettre un peu de distance entre nous.

Avec un regard féroce, West poursuivit :

— Tenez-vous à l'écart de Cassandra, Tom. Trouvez donc une autre jeune fille innocente à corrompre. Ne me donnez pas une raison supplémentaire de vous étripier. J'en ai déjà bien assez !

— C'est encore cette vieille histoire de terrain ? Vous êtes bien rancunier !

— Il y a de quoi. Vous avez tenté de mettre la main sur notre gisement minier, alors que vous saviez pertinemment que nous étions au bord de la faillite.

— Les affaires sont les affaires, mon vieux.

— Et que faites-vous de l'amitié ?

— Il n'y a pas d'amitié en affaires. Ce sont deux choses distinctes.

— Vous allez prétendre que ça ne vous dérangerait pas qu'un ami essaie de vous truander ? De surcroît à un moment où vous avez besoin d'argent ?

— J'ai toujours besoin d'argent. C'est bien pour cela que j'en ai autant. Et, pour répondre à votre question, non, ça ne me dérangerait pas. Ce serait de bonne guerre.

— Le pire, c'est que vous êtes sûrement sincère, soupira West. Vous êtes un requin dénué de morale, mais on ne peut pas vous reprocher de mentir.

— Vous savez rester objectif, West. Voilà pourquoi je vous demande de donner à lady Cassandra la liste de mes défauts et de mes qualités.

— Quelles qualités ?

Tom dut réfléchir quelques secondes avant de suggérer :

— Mon immense fortune ?

West secoua la tête d'un air navré.

— Je vous plaindrais si vous n'étiez pas un tel monstre d'égoïsme, Tom. Je vous connais et je sais déjà où tout cela va vous mener. Vous possédez plus de maisons que vous ne pouvez en habiter, plus de chevaux que vous ne pouvez en monter, et plus de tableaux que vous ne pouvez en accrocher à vos murs. Pourtant, vous vivez dans une frustration permanente. Dès que vous avez obtenu l'objet de vos désirs, il perd tout attrait à vos yeux. Et vous pensez que, sachant cela, je vais vous permettre de courtiser Cassandra ?

— Je ne me désintéresserais pas de ma propre épouse ! protesta Tom.

À mi-voix, West objecta :

— Comment pourrait-il en être autrement ? La seule chose qui vous plaît, c'est la chasse.

2

Après avoir quitté le salon de musique, Cassandra avait rejoint sa chambre pour se rafraîchir le visage. Une compresse d'eau l'avait aidée à apaiser ses yeux rougis. Hélas, il n'y avait pas de remède pour soigner la douleur lancinante qui l'avait envahie à la vue de la calèche qui emmenait Pandora loin de la maison.

Sa jumelle, son autre moitié, entamait une nouvelle vie au côté de son époux, lord St. Vincent. Et Cassandra restait seule.

Luttant contre les larmes, elle descendit lentement le grand escalier. Elle devait rejoindre les invités qui se pressaient sur la terrasse autour du buffet ou déambulaient dans les jardins, leur assiette à la main.

Sur la porcelaine cerclée d'or s'empilaient petits pains chauds, œufs pochés, filets de caille fumés, ou bien salade de fruits et petites charlottes aux framboises. Une escouade de valets circulaient dans le grand hall, proposant thé, café et champagne frappé aux convives.

En temps ordinaire, Cassandra adorait ce genre de fête. Elle aimait les joyeux repas, surtout quand ils se terminaient par un bon dessert. Et la charlotte aux framboises était l'un de ses préférés.

Mais aujourd'hui elle n'était pas d'humeur à bavarder et plaisanter. En outre, elle avait abusé des sucreries ces derniers temps. Au goûter la veille, elle avait repris une tartelette, et au dîner, elle avait englouti un éclair – bien appétissant avec sa crème pâtissière onctueuse et son glaçage blanc –, ainsi qu'une quantité déraisonnable de sorbet.

Sans compter les petites fleurs en pâte d'amande qui décoraient le pudding...

Parvenue sur le palier à mi-étage, elle s'immobilisa un instant pour reprendre son souffle, une main posée sur la poitrine. En temps normal, le corset qu'elle portait se contentait de gagner sa silhouette afin de garantir une bonne posture mais, pour les grandes occasions comme aujourd'hui, on la laçait bien plus serré.

Avec les quelques kilos qu'elle avait pris récemment, elle se sentait oppressée et elle avait chaud. Les baleines lui comprimaient le bas de la cage thoracique et chassaient l'air dans le haut de ses poumons.

Le visage en feu, elle s'assit sur un petit banc adossé à la balustrade. De nouveau, ses yeux la picotèrent. *Oh zut !* Furieuse contre elle-même, elle prit un mouchoir dans la petite poche cachée de sa jupe et essuya les larmes qui débordaient.

À cet instant, elle entendit un bruit de pas dans l'escalier. Quelqu'un gravissait les marches à un rythme régulier.

Honteuse d'être surprise en train de pleurer comme une enfant perdue, elle voulut se relever. Mais une voix grave la stoppa dans son mouvement :

— Non, je vous en prie. Je venais juste vous offrir ceci.

À travers ses larmes, elle reconnut Tom Severin, qui s'était immobilisé à sa hauteur. Il tenait une flûte de champagne dans chaque main et lui en tendait une.

Cassandra hésita.

— Je ne suis pas censée boire du champagne... sauf s'il est mélangé à du punch.

— Je ne le dirai à personne, promit-il avec un sourire qui retroussa un coin de sa bouche.

Cassandra accepta la flûte de champagne avec reconnaissance et but quelques gorgées. La fraîcheur des fines bulles apaisa un peu sa gorge douloureuse.

— Merci, murmura-t-elle.

Tom Severin inclina la tête, puis ébaucha un mouvement pour partir.

— Attendez...

Il pivota, une question dans le regard.

Cassandra ne savait même pas pourquoi elle cherchait à le retenir. Lors de leur brève rencontre dans le salon de musique, elle était trop bouleversée pour prêter vraiment attention à lui. C'était si bizarre, cet homme qui était sorti de nulle part pour demander sa main... alors qu'ils ne se connaissaient pas ! Et elle était terriblement mortifiée qu'il ait surpris sa conversation avec West, en particulier le moment où elle s'était plainte de ses rondeurs.

À présent, il lui était impossible de ne pas remarquer sa haute taille, sa minceur nerveuse, ses cheveux bruns soyeux, son teint clair et ses épais sourcils obliques qui lui donnaient un air un peu diabolique.

Si l'on détaillait ses traits un à un – le nez plutôt long, la bouche large, les yeux en amande, les pommettes et la mâchoire anguleuses –, il n'y avait là

rien d'exceptionnel. Mais, curieusement, l'ensemble s'harmonisait pour former un visage atypique, bien plus frappant qu'une physionomie classique, et incroyablement séduisant.

— Vous pouvez rester si vous voulez, s'entendit-elle proposer.

Il eut un temps d'hésitation.

— Le souhaitez-vous vraiment ?

— Eh bien... je n'en suis pas certaine, admit-elle. Je n'ai pas envie d'être seule, et en même temps... je n'ai pas spécialement envie de compagnie.

— Alors je suis la personne idéale. Vous pouvez dire tout ce que vous voulez, je ne porte jamais de jugements moraux sur les gens.

Il s'assit à côté d'elle sur le banc.

Distraite par son regard vairon, Cassandra mit un moment à réagir. Il avait les yeux bleus, avec des paillettes vertes autour de la pupille. Mais un des iris était bien plus vert que l'autre.

— Tout le monde porte des jugements moraux, objecta-t-elle finalement.

— Pas moi. Je n'ai pas la même éthique que la plupart des gens. Disons que je suis un nihiliste.

— Un nihiliste ? Qu'est-ce que c'est ?

— Quelqu'un qui estime que rien n'est intrinsèquement bien ou mal.

— Oh... mais c'est terrible !

— Je sais, reconnut-il, vaguement penaud.

Une débutante bien élevée aurait sans doute été choquée, mais Cassandra avait l'habitude de côtoyer des personnalités originales. Elle avait grandi près de Pandora, dont la nature fantasque lui avait permis de supporter l'isolement social. D'ailleurs, M. Severin lui rappelait un peu sa sœur. Tous deux vibraient d'une énergie mal contenue.

Et le regard intense de cet homme laissait deviner les rouages d'un esprit qui fonctionnait bien plus vite que la moyenne.

Cassandra but une autre gorgée de champagne et, soulagée, se rendit compte que l'envie de pleurer lui était passée. Elle arrivait maintenant à respirer normalement.

Elle se remémora une conversation entre Devon, West et M. Winterborne. Tous trois amis de M. Severin, ils considéraient ce dernier comme une sorte de prodige, quelqu'un d'unique en son genre.

— Vous êtes un génie, c'est cela ? Parfois, les gens très intelligents ont l'art de compliquer les choses les plus simples. C'est peut-être pour cela que vous avez du mal à distinguer le bien du mal, remarqua-t-elle.

— Je ne suis pas un génie.

— Ne soyez pas modeste.

— Modeste, moi ? Jamais !

Il vida sa flûte de champagne d'une gorgée, avant de la poser sur un guéridon. Puis il pivota pour regarder Cassandra en face.

— J'ai une intelligence supérieure à la moyenne, certes, et surtout j'ai une mémoire photographique. Cela n'a rien à voir avec le génie.

Seigneur, encore une bizarrerie.

— Ah. C'est... euh... intéressant. Votre cerveau photographie les choses ?

— Pas exactement. Je suis capable de retenir un très grand nombre d'informations avec énormément de détails. Des schémas, des emplois du temps, des documents... Quand je visite une maison, je mémorise la disposition des meubles et des tableaux accrochés aux murs. Et, lorsque je signe un contrat, je me souviens de chaque mot écrit.

Tout est enregistré là, ajouta-t-il en se tapotant la tempe de l'index.

— Vous plaisantez ? s'exclama Cassandra, impressionnée.

— Hélas, non.

— Pourquoi « hélas » ? Regrettez-vous d'être si intelligent ?

— C'est bien le problème : retenir de grandes quantités d'informations ne fait pas de vous quelqu'un d'intelligent. L'intelligence, c'est ce que vous faites de ces informations.

Il enchaîna avec une pointe de cynisme :

— Quand on se rappelle trop de choses, le cerveau perd de son efficacité. Il est censé oublier ce qui ne nous sert pas, ou ce qui nous gêne. Pour ma part, je garde *tout* en mémoire, les succès comme les échecs. Je n'oublie ni les erreurs commises ni leurs conséquences négatives. Parfois, j'ai un peu l'impression d'être pris dans une tempête de sable : il y a trop de grains qui volent en tous sens pour me permettre de voir avec clarté.

— Mon Dieu, ce doit être très fatigant ! Néanmoins, vous avez su tirer parti des particularités de votre mémoire. Personne n'aura l'idée de vous plaindre, vous savez.

— C'est vrai, admit-il en souriant.

Cassandra termina son champagne et abandonna son verre à son tour, avant de demander :

— Monsieur Severin, puis-je vous poser une question personnelle ?

— Bien sûr.

— Pourquoi avez-vous proposé de devenir mon hôte ? Est-ce parce que... je suis jolie ? demanda-t-elle en sentant ses joues s'échauffer légèrement.

— Oui, en partie, avoua Severin sans détour. Mais j'apprécie également les qualités que vous avez citées : vous avez bon caractère, vous ne claquez pas les portes et vous fuyez le grand amour. Il se trouve que moi aussi. Alors je pense que nous ferions un couple bien assorti, conclut-il en la regardant droit dans les yeux.

— Je n'ai pas dit que je fuyais l'amour, mais que j'étais prête à patienter pour lui donner le temps de fleurir. Pour être tout à fait claire, je veux un mari qui soit capable de m'aimer.

M. Severin laissa passer un moment avant de répondre :

— Et si vous choisissiez un mari qui, sans être forcément d'une beauté stupéfiante, aurait néanmoins de l'allure et serait en plus riche comme Crésus ? Un mari attentionné et généreux, qui serait en mesure de satisfaire tous vos caprices – belles demeures, bijoux, voyages à l'étranger, train privé, yacht – et qui serait exceptionnellement doué pour...

Il s'interrompit puis, sans achever sa phrase, poursuivit son argumentaire :

— Bref, un mari qui serait à la fois votre protecteur et votre ami. Serait-ce si grave s'il n'était pas amoureux de vous ?

— Mais... pourquoi ne le serait-il pas ? Cet homme n'a donc pas de cœur ?

— Si, bien sûr. Mais son cœur ne fonctionne pas comme les autres. Il est gelé.

— Depuis quand ?

— Depuis... sa naissance ?

— Voyons, personne ne naît avec un cœur congelé. Il vous est forcément arrivé quelque chose, ce n'est pas possible autrement.

Il eut un sourire taquin.

— Seriez-vous experte dans les choses du cœur ?

— Eh bien, j'ai lu des romans.

Il eut un petit rire. Agacée, elle insista :

— Beaucoup de romans ! Vous ne pensez pas qu'une personne puisse s'instruire par la lecture ?

— Pas pour apprendre la vraie vie, en tout cas.

Une lueur amicale réchauffait son regard bleu-vert, comme s'il était charmé par sa candeur.

— Mais les romans parlent précisément de la vraie vie, protesta Cassandra. Un roman peut être plus authentique qu'un millier d'articles de journaux ou de publications scientifiques. Il peut vous transporter dans la peau de quelqu'un d'autre, et alors vous êtes plus à même de comprendre les gens qui sont différents de vous.

Il semblait captivé par ce qu'elle disait, à croire que chaque mot qu'elle prononçait était une fleur qu'il cueillait pour la conserver précieusement entre les pages d'un livre.

C'était plutôt flatteur.

— Très bien, je fais amende honorable. Il va falloir que je lise un roman. Avez-vous des titres à me suggérer ?

— Non, je n'oserais pas. Je ne connais pas vos goûts...

— J'aime les trains, les bateaux, les machines et les grands immeubles. J'ai envie de voyager, même si je n'en ai pas vraiment le temps. Je n'aime pas les histoires sentimentales. Les récits historiques m'endorment. Je ne crois ni aux miracles, ni aux anges, ni aux fantômes.

Il venait de lui lancer une sorte de défi et guettait maintenant sa réaction.

Cassandra réfléchit un moment avant de répondre :

— Il va falloir me laisser un peu de temps. Je veux être sûre de vous conseiller un livre qui vous plaira.

Tom Severin sourit, et la lumière du lustre de cristal se refléta dans ses prunelles telle une pluie d'étoiles.

— Je vous ai révélé mes centres d'intérêt. Mais quels sont les vôtres ? demanda-t-il.

Avec un petit rire confus, elle baissa les yeux sur ses mains jointes et avoua :

— Oh, moi... J'aime les choses banales. Les arts créatifs comme la broderie, le tricot ou le point de croix. Je dessine et je peins un peu. J'aime faire la sieste, manger des gâteaux et me promener quand il fait beau. Et, s'il pleut, je lis. Je n'ai pas de talent particulier ni d'ambition précise. Mais je souhaiterais avoir un jour ma propre famille, et aussi... je voudrais aider les gens, me sentir utile, bien plus que je ne le suis aujourd'hui. Je distribue des paniers de nourriture aux pauvres du village et je vais soigner les métayers quand ils tombent malades, mais j'aimerais faire bien plus pour ceux qui sont dans le besoin.

Avec un petit soupir, elle poursuivit :

— Tout cela n'est guère passionnant, je le crains. C'est ma sœur Pandora qui est drôle et originale, c'est elle qui marque les esprits. Moi, j'ai toujours été... eh bien, l'autre jumelle.

Secouant la tête, elle ajouta :

— Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela. Ce doit être à cause du champagne. Je vous en prie, oubliez ce que j'ai dit.

— Je ne le pourrais pas, même si je le voulais. Et ce n'est pas le cas.

— Ah oui, c'est vrai... Dommage.

Mélancolique, elle saisit son verre vide et se leva. Tandis qu'elle lissait ses jupes, M. Severin se leva à son tour et lui dit gentiment :

— Ne vous tracassez pas, vous pouvez me dire tout ce qui vous passe par la tête. Je suis votre huître, n'oubliez pas.

Cassandra laissa échapper un petit rire.

— Ne dites pas cela, voyons. Vous n'êtes pas une huître.

— Choisissez le mot qui vous convient. Il n'en reste pas moins que, si vous avez besoin de quoi que ce soit, un service, n'importe lequel, grand ou petit, c'est vers moi qu'il faut vous tourner. Je ne poserai pas de question, je n'exigerai rien en retour. Vous vous en souviendrez ?

— Oui. Merci.

Il lui offrit son bras. Après une hésitation, elle l'accepta. Puis, comme ils descendaient les dernières marches qui menaient au grand hall, elle s'étonna :

— Mais pourquoi me promettez-vous cela ?

— Vous est-il arrivé d'apprécier quelque chose ou quelqu'un, subitement, sans raison précise, avec le sentiment que vous comprendrez pourquoi plus tard ?

Elle ne put s'empêcher de sourire, car elle songeait : « Oui, à l'instant ! » Toutefois, elle n'osa pas le dire à voix haute, de peur de paraître effrontée.

Et puis, elle ne devait pas l'encourager.

— Je serais heureuse que vous soyez mon ami, monsieur Severin. Mais je ne peux envisager de me marier avec vous. Vous vous trompez, nous ne sommes pas assortis. Et je ne vous plais que pour des raisons superficielles.

— Cela me suffit amplement. Les relations superficielles sont celles que je préfère.

— Peut-être, mais vous ne pourrez pas me donner la vie dont je rêve.

— Je souhaite de tout cœur que vos rêves deviennent réalité, milady. Mais, au cas où ils ne se réaliseraient pas, je suis à votre disposition.

— Cela ne marchera pas si votre cœur est gelé.

Il sourit sans répondre.

Mais, alors qu'ils débouchaient dans le grand hall, elle l'entendit murmurer d'un ton pensif, presque étonné :

— Je crois qu'il vient juste de tiédir un petit peu.

Pendant le banquet champêtre, Cassandra se tint prudemment à distance de M. Severin. Toutefois, elle ne put s'empêcher de l'observer à la dérobée tandis qu'il se mêlait aux autres invités.

Décontracté et nonchalant, il ne faisait aucun effort pour attirer l'attention. Pourtant, il sortait du lot et elle l'aurait trouvé singulier même si elle n'avait rien su de lui. Sans doute à cause de son assurance tranquille et de sa vigilance constante, qui le faisaient ressembler à un prédateur rusé.

En cela, il avait des similitudes avec le puissant M. Winterborne, remarqua-t-elle en observant les deux hommes en pleine conversation. Ces deux-là détonnaient assurément parmi cette foule d'aristocrates élevés dans le respect des traditions et la fidélité à des codes d'honneur ancestraux. Issus de la classe populaire, ils avaient fait fortune par leurs propres moyens. Malheureusement, rien n'était plus honni et moqué par la noblesse que la poursuite effrénée du profit. Un homme distingué, s'il gagnait de l'argent, devait le faire en toute discrétion et feindre de l'avoir perçu par des moyens indirects.

Pour sa part, Cassandra regrettait que les mésalliances soient tant décriées par la haute société.

Durant sa première saison, elle avait rencontré tous les hommes à marier de son milieu social. Une fois exclus les célibataires endurcis et les vieillards, il n'était plus resté qu'une vingtaine de partis envisageables.

À la fin de la saison, elle avait reçu cinq demandes en mariage qu'elle avait toutes refusées, au grand dam de sa marraine, lady Berwick, laquelle lui avait prédit qu'elle finirait comme sa sœur aînée.

— Helen avait tout Londres à ses pieds, mais la saison n'avait même pas débuté qu'elle avait ruiné ses chances en épousant un Gallois fils d'épicier ! avait vitupéré la douairière.

Le jugement était quelque peu sévère, étant donné que le superbe Rhys Winterborne adorait Helen. Accessoirement, il était aussi à la tête d'une fabuleuse fortune, puisqu'il avait su transformer l'humble commerce de son père en un très chic grand magasin, le plus couru de Londres.

Néanmoins, lady Berwick avait vu juste quant à la réaction de la haute société. Il s'était chuchoté dans les salons que Helen s'était compromise avec un parvenu. Et, dans les cercles les plus huppés, les Winterborne ne seraient jamais vraiment acceptés. Heureusement, Helen filait le parfait amour et était trop heureuse pour se soucier des commérages.

« Si j'étais amoureuse, cela ne me gênerait pas d'épouser un homme du peuple », songea encore Cassandra.

Hélas, l'amour était un petit farceur. Apparemment, il fuyait ceux qui le pourchassaient et tombait sur ceux qui avaient bien d'autres choses à faire.

— Cassandra !

Lady Berwick venait de faire son apparition, aussi haute et majestueuse qu'une goélette. Elle n'était

pas d'une nature enjouée, et son expression habituelle était celle de quelqu'un qui vient de trouver des miettes dans le pot de confiture. Néanmoins, elle avait de grandes qualités. Pragmatique, elle ne luttait jamais contre l'inévitable mais, pour le reste, elle parvenait toujours à ses fins à force d'opiniâtreté et de détermination.

— Que faites-vous toute seule dans votre coin ? demanda-t-elle d'un ton réprobateur. Vous devriez être avec les invités.

— J'ai eu un petit accès de tristesse après le départ de Pandora, répondit Cassandra, un peu penaude.

Le regard acéré de la vieille dame s'adoucit.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère. Vous serez la prochaine à convoler. Et j'ambitionne pour vous un mariage encore plus brillant que celui de votre jumelle.

Lady Berwick eut un regard appuyé vers la table où étaient installés lord Foxhall et ses amis.

— Foxhall est l'héritier de lord Westcliff. Un jour, il détiendra le titre le plus prestigieux de toute la noblesse anglaise. Il aura même la préséance sur St. Vincent ! Épousez-le et vous éclipsez votre sœur. À l'heure du dîner, au moment d'entrer dans la salle à manger, vous marcherez devant elle.

Cassandra sourit en pensant à sa malicieuse jumelle.

— Pandora adorerait cela. Elle en profiterait pour me chuchoter des insanités à l'oreille et je ne pourrais même pas répliquer.

— Eh bien, il n'y a pas de quoi rire. Pandora a toujours été réfractaire à mes conseils. Toutefois, j'admets qu'elle a fait un très beau mariage, et vous devez avoir la même ambition. Venez, allons

bavarder avec lord Foxhall et son frère M. Marsden. Qui est d'ailleurs un fort beau parti, lui aussi.

Cassandra n'avait aucune envie de faire la conversation aux frères Marsden sous l'œil critique de lady Berwick.

— Milady, je connais ces deux messieurs. Je les trouve tout à fait charmants, mais... aucun d'eux ne me conviendrait comme époux.

— Et pourquoi donc ?

— Eh bien... ils n'aiment que la chasse, l'équitation, la pêche... enfin, toutes ces compétitions où les hommes s'affrontent pour faire étalage de leur supériorité virile.

Cassandra n'avait pu retenir une petite grimace.

— Les Marsden sont des têtes brûlées, c'est vrai, convint lady Berwick. Ce trait de caractère leur vient sûrement de leur mère. Elle était américaine, comme vous le savez. Néanmoins, ils ont reçu la meilleure éducation. Et la fortune de Westcliff est immense.

— En toute franchise, je ne pourrais jamais tomber amoureuse de lord Foxhall ou de son frère.

— Ce n'est pas un argument valable, ma petite.

— À mes yeux, si.

— Un mariage d'amour n'a pas plus de consistance que la crème Chantilly dont vous raffolez pour une raison qui m'échappe. Trop de sucre, trop de mousse.

— Mais entre un beau mariage de convenance et un beau mariage d'amour... on ne peut que préférer le second, non ?

— Absolument pas. Je suis contre les mariages d'amour. Lorsque les sentiments s'en mêlent, on court inévitablement à la désillusion, tandis qu'un mariage de raison, étayé par une estime cordiale, a toutes les chances d'être stable et fructueux.

— Ce n'est pas très romantique...

— De nos jours, les jeunes femmes sont bien trop romantiques. Cela leur porte préjudice. L'amour brouille le jugement et relâche les baleines du corset.

Cassandra soupira :

— J'aimerais tellement pouvoir desserrer le mien !

Elle avait hâte d'échapper à cet interminable banquet pour se réfugier dans sa chambre et pouvoir enfin se mettre à l'aise.

Lady Berwick l'enveloppa de son regard sévère, atténué par une rare lueur de tendresse.

— Et, Cassandra... ne vous précipitez pas sur les biscuits à l'heure du thé. Vous devriez perdre quelques kilos avant le début de la saison.

Cassandra sentit ses joues s'enflammer. Lady Berwick poursuivit à mi-voix :

— C'est une période dangereuse qui commence pour vous, ma chère. Votre première saison a été triomphale. On a loué votre grande beauté, qui a suscité admiration et jalousie. Mais vous avez refusé plusieurs demandes en mariage, et l'on pourrait vous accuser d'être vaniteuse et d'aimer jouer avec le cœur des messieurs. C'est faux, bien sûr, mais la vérité n'a pas grande importance dans la haute société. Les mauvaises langues se nourrissent de mensonges. Vous seriez donc bien inspirée de trouver rapidement chaussure à votre pied.

— La réponse est non.

Devon était contrarié. Il se trouvait dans son bureau, en train de boire un cognac en compagnie de Tom Severin, alors qu'il aurait dû être dans sa chambre, au lit avec sa femme.

— Mais vous avez donné Helen à Winterborne. Je ne suis pas un prétendant pire que lui, quand même ? protesta Severin.

Le banquet terminé, la fête avait pris un tour moins guindé. Dans une ambiance bon enfant, les invités s'étaient rassemblés en petits groupes, soit pour partir se promener en calèche ou à pied, soit pour jouer au tennis ou aux quilles, pendant que d'autres allaient se reposer.

Délibérément provocante, la rousse Kathleen était venue susurrer à l'oreille de Devon qu'elle allait faire la sieste et qu'il était le bienvenu s'il souhaitait la rejoindre. Une perspective qui l'avait diablement séduit.

Mais, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre leur suite, Tom Severin était venu lui réclamer un entretien privé.

Devon n'avait pas été surpris outre mesure par sa requête. Il savait Severin amateur de belles choses.